

Federico Ferretti – Docteur en Géographie, Chercheur et chargé de cours au Département de Géographie et Environnement de l'Université de Genève, 40, Bd. Pont d'Arve, CH-1211 Genève 4, Bureau 6399, tél. +41 (0)22 3798978, federico.ferretti@unige.ch

Géographie et imaginaires nationaux entre le 19^e et le 20^e siècle : l'invention de l'Italie et la circulation des cultures géographiques

Geography and national imageries between the 19th and the 20th centuries: the invention of Italy and the circulation of geographical cultures

Département de Géographie et Environnement- Université de Genève¹

Résumé:

Cet article aborde la construction de l'unité nationale telle que les géographes italiens l'ont envisagée à l'âge du *Risorgimento*, en analysant ce processus dans le contexte de la construction de représentations des identités et imaginaires des différentes nations, qui intéressa beaucoup les géographes européens entre le 19^e et le 20^e siècle. En travaillant des sources primaires dans le cadre de la circulation internationale des connaissances et en abordant la question de la construction culturelle et épistémologique des objets de la géographie, cet article vise à contribuer à la recherche actuelle sur le nationalisme, les identités et les imaginaires nationaux du point de vue de la géographie culturelle et de l'histoire de la géographie. Développer des interrogations sur comment la géographie a construit l'Italie en tant qu'objet de connaissance, du point de vue à la fois du paysage, de la géographie physique et de l'image de la nation, révèle l'importance de cette discipline dans la construction de réalités sociales et culturelles. L'étude du rôle historique de la géographie dans la construction nationale nous parle non seulement des défis territoriaux du passé, mais aussi des défis présents et futurs.

Mots clés: invention géographique de la nation, nationalisme, Risorgimento, Identité nationale, Annibale Ranuzzi, Carl Ritter

¹ Cette recherche a été financée par le Fonds National Suisse pour la recherche scientifique, dans le cadre du projet *Écrire le Monde Autrement : géographes, ethnographes et orientalistes en Suisse romande, 1868-1920, des discours hétérodoxes* (FNS div. 1, 2012-2015).

Abstract

This paper addresses the construction of national unity by Italian Geographers in the age of the Risorgimento, analyzing this process within the context of the international emergence of national representations, identities and imaginaries which was similarly accompanied by geographers elsewhere during the 19th and early 20th century. Based on primary sources, focusing on European circulation of knowledge, and drawing on the study of the cultural and epistemological construction of the geographical objects, this paper contributes to current research on nationalism, identities and national imagination from the standpoint of social, cultural and historical geography. Interrogating how geography constructed objects of cultural identity in Italy, initially through landscape and morphologic analysis, and finally in the geographical invention of the Italian nation, reveals the importance of this discipline for constructing social reality. The study of the role of geography historically in nation-building can shed light both on territorial challenges of the past, and those potentially to come.

Keywords: Geographic Invention of Nation, Nationalism, Risorgimento, National Identity, Annibale Ranuzzi, Carl Ritter

1. La nation: une expression géographique

Dans la littérature sur l'histoire de la géographie italienne, la période entre la Restauration (1815) et l'Unité nationale (1861-1870) est relativement peu étudiée. L'intérêt des chercheurs qui ont abordé la question de la construction géographique de la nation s'est focalisé principalement sur l'histoire de la Société géographique italienne, fondée en 1867 (Cerreti 2000) et sur les autres sociétés analogues fondées après l'unification. On n'a commencé que récemment à lancer des interrogations plus générales sur l'invention géographique de l'Italie (Ferretti 2011a; Galluccio 2012).

Néanmoins, le *Risorgimento* italien a été un laboratoire politique extraordinaire pour la construction d'une idée géographique de l'unité nationale, à travers cartes, images, figures paysagères, invention de lieux de mémoire et surtout discours géographiques s'articulant en livres, articles et congrès scientifiques. Ce laboratoire a impliqué des réseaux scientifiques, précédant l'institutionnalisation universitaire de la discipline, dont les acteurs vivaient dans les différents États pré-unitaires ou à l'étranger. Leurs travaux ont intéressé aussi des institutions internationales comme la *Royal Geographical Society* de Londres, dont les

archives gardent plusieurs correspondances et mémoires manuscrits envoyés par les géographes italiens sur la situation de leur discipline dans la Péninsule.

Une célèbre anecdote prétend que le chancelier autrichien Metternich, lors du congrès de Vienne de 1815, ait déclaré que l'Italie n'était pas une nation, mais une simple « expression géographique ». Dans cet article on essaiera de démontrer que certaines expressions géographiques peuvent être politiquement et culturellement très significatives, dans le cas des géographes qui ont anticipé les formes futures d'États, régions et nations. D'après des auteurs tels que Franco Farinelli (1992) ou Claudio Minca (2007), comme nous le verrons, la carte peut anticiper le monde.

Mais quels liens peut-on tracer entre géographie et *Risorgimento* ? Peut-on parler d'une « géographie italienne » avant l'établissement des premières chaires universitaires et associations géographiques nationales? Quelle est la relation entre le cas italien et d'autres situations, dans le cadre de la circulation internationale des savoirs géographiques ? Une question très importante pour l'actualité concerne la relation entre représentations fédéralistes (ou régionalistes) de l'Italie et représentations centralistes, très souvent appuyées sur des arguments de caractère géographique. Quel a été donc le rôle des « hétérodoxes » du *Risorgimento*, notamment socialistes et fédéralistes, que nous retrouvons engagés à la fois dans la lutte nationale et dans les études géographiques ?

Dans cet article, j'essaie de répondre à ces questions en analysant des sources primaires, dont les archives du *Bureau de Correspondance Géographique*, actif à Bologne dans les années 1840 et très peu étudié, qui a été la première tentative de construire une association géographique nationale. Pour interroger ce corpus, je mobilise un cadre conceptuel prenant en compte la littérature sur l'imagination géographique et les imaginaires nationaux ainsi que les études historiques sur le « long Risorgimento » et les études sur le transfert culturel. Dans la première partie, j'expose l'état de la question et des théories existantes ; dans la deuxième partie, j'aborde le corpus du *Bureau de Correspondance Géographique* ; dans la troisième partie, je problématise la circulation internationale des savoirs géographiques qui ont justifié les identités nationales au 19^e siècle, proposant enfin une comparaison internationale avec le cas de la Suisse. Cette dernière comporte une région de langue italienne, mais a surtout connu les mêmes influences épistémologiques, françaises et allemandes, qui ont affecté le monde intellectuel italien.

2. Géographie et nation : même combat ?

Une riche littérature aborde la construction des identités nationales et des imaginaires nationaux, mais le rôle des géographes et des savoirs géographiques n'y est pas toujours étudié avec la même attention. Il existe des pays disposant d'une littérature abondante, comme la France et l'Allemagne, ce qui n'est pas toujours le cas pour l'Europe méridionale et orientale. Mon hypothèse principale est que le rôle de la géographie dans la construction des imaginaires nationaux, aux 19^e et 20^e siècles, a été plus important que ce qu'on a supposé jusqu'à maintenant : en partant du cas italien, je crois pouvoir contribuer à ce débat international impliquant les objets et les objectifs de la géographie.

Mon discours accepte le cadre établi par les travaux classiques sur les imaginaires nationaux (Anderson 1991) et l'invention de la tradition (Hobsbawm 1983 et 1990) à l'âge des nationalismes, dont je retiens à la fois un cadre chronologique solide et une appréhension de la nation et de la tradition en tant que concepts toujours construits culturellement. De même, je retiens l'importance des figures paysagères (Walter 2004) comme objets emblématiques des identités locales et nationales, ainsi que l'apport des travaux des équipes françaises et allemandes dirigées par Pierre Nora (1997) et François et Schultze (2001) sur le lien entre lieux de mémoire et représentations nationales. Ces ouvrages apportent à la fois d'importantes comparaisons internationales et des références méthodologiques.

Dans le domaine de la géographie, une littérature solide aborde la question des imaginaires géographiques, des travaux pionniers de Derek Gregory (1994) jusqu'aux recherches plus récentes sur la construction culturelle de la montagne européenne (Debarbieux et Fourny 2004; Debarbieux et Rudaz 2010); des géographes ont aussi défini les paysages culturels comme un produit des politiques de territorialisation de l'État moderne, ce qui d'après Denis Cosgrove (1997) a concerné aussi certaines régions de l'Italie septentrionale. Pour ce qui est de l'histoire de la géographie, les méthodes basées sur l'analyse textuelle ont révélé leurs potentialités dans l'étude de l'institutionnalisation de la géographie et de ses écoles nationales (Capel 1981; Pinchemel, Robic et Tissier 2011; Robic 2006). Des travaux fondamentaux sur la géographie et les identités nationales, comme l'ouvrage dirigé par David Hooson (1994), ont démontré que les géographes, par leurs publications et leur enseignement, ont influencé l'établissement d'identités nationales dans tous les continents.

Parmi les expériences bien plus étudiées que celle de l'Italie, il faut d'abord citer les études sur le *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache en tant que représentation nationale emblématique et résultat d'une longue tradition relevant non seulement de la

géographie, mais aussi de l'histoire et des sciences naturelles (Guiomar 1997; Robic 2000 et 2004; Ozouf-Marignier 1992 et 2000). Du côté de l'Allemagne aussi, plusieurs travaux abordent la question de l'invention nationale (Estel 2002; Sandner 1994; Rössler 1994).

Mon approche vise à l'originalité sur deux points méthodologiques : d'abord, l'analyse de réseaux non-institutionnels actifs avant l'affirmation de la géographie universitaire et de la figure du géographe professionnel ; ensuite, une attention spécifique pour les transferts culturels et pour la circulation des idées à travers des aires linguistiques différentes, au-delà du cadre classique des écoles nationales, déjà questionné par une riche littérature sur l'histoire croisée (Espagne 1999 ; Werner et Zimmermann 2004).

Dans l'historiographie du *Risorgimento*, la question des transferts culturels venant d'autres pays européens en direction de l'Italie, a intéressé l'histoire culturelle (Casalena 2007; Porciani 1979) mais sans un focus spécifique sur la géographie, tandis que les présentes études sur la construction progressive de la carte de l'Italie n'ont commencé qu'assez récemment (Pécout 2002). Du point de vue de la périodisation, j'adhère aux élaborations envisageant le « long *Risorgimento* » comme un processus complexe qui ne s'achève pas avec l'unification formelle de l'Italie en 1861 (Pécout 1997) ainsi que comme phénomène transnational à lire dans le contexte des débats européens de l'époque (Pécout 2012).

Une référence importante, sur laquelle on reviendra, sont sans doute les études concernant le débat sur Rome capitale qui eurent lieu entre 1861 et 1870, période durant laquelle la capitale du nouvel État unitaire, qui était initialement Turin, se déplace en 1865 à Florence et finalement en 1871 à Rome, suite à la prise de la ville du pape, dont le pouvoir temporel ne survit que peu de semaines à la chute de son protecteur, Napoléon III. Comme l'a démontré Géraldine Djament-Tran, cette solution n'était pas évidente, d'autant plus qu'elle a été le fruit d'un débat qui a mobilisé, dans le parlement et dans la société civile, des concepts géographiques comme ceux de centralité, localisation, régionalisation, assumant « le lien entre changement politique et changement de capitale, changement social et changement spatial » (Djament-Tran 2005, p. 368). Le même auteur nous signale l'importance symbolique de choix territoriaux comme celui de la capitale pour les courants de gauche du *Risorgimento*, très actifs, comme on le verra, dans l'imagination de nouvelles solutions territoriales, censées devoir correspondre à des nouvelles solutions sociales.

Pour répondre aux questionnements exposés, j'essaie d'abord, à l'aide de sources incluant archives et correspondances inédites, de reconstituer les réseaux de circulation nationale et internationale des savoirs concernant l'invention géographique de l'Italie. Pour cela, j'assume

à la fois la nécessité de donner des lectures contextuelles de l'histoire de la géographie (Berdoulay 1981 ; Livingstone 1993) et la pertinence de la théorie latourienne de l'acteur-réseau (Latour 1987 ; Callon 1989) pour l'analyse du *Bureau de Correspondance Géographique* comme centre principal, pendant quelques années, où il fut tenté de forger une science géographique "nationale".

3. Le Bureau de Correspondance géographique: un effort de réseautage au service de la Nation

3.1 Annibale Ranuzzi, géographe du Risorgimento

Toute analyse des relations historiques entre Géographie et *Risorgimento* doit passer par la figure d'Annibale Ranuzzi (1810-1866), personnage central des réseaux travaillant sur la géographie de la péninsule italienne au cours de la période la plus intense du *Risorgimento*, notamment entre les émeutes de 1831 et l'unification de 1861. Tous les auteurs qui ont cité Ranuzzi (Ferretti 2011a; Galluccio 2012; Gambi 1973; Luzzana Caraci 1987; Petrella 2006) sont d'accord pour le considérer comme un pionnier de la constitution d'une société géographique nationale. Cependant, une recherche systématique de ses archives est loin d'être achevée. Ranuzzi, tout comme ses collègues bien plus célèbres, Halford Mackinder (Kearns 2009) ou Élisée Reclus (Ferretti 2011b), était engagé à la fois sur le plan scientifique et le plan politique. Conspirateur sous la domination autrichienne et papale, proche du futur ministre Marco Minghetti, le Comte Annibale Ranuzzi était le descendant d'une importante famille de l'aristocratie bolognaise (Malvezzi Campeggi 2000). Sa formation juvénile eut lieu dans l'effervescent climat des révoltes de 1831, dont Bologne, qui essayait de se libérer du joug papal, était l'un des centres les plus actifs.

Il n'y a pas de preuves de la participation de Ranuzzi à ces émeutes, mais nous savons, par le témoignage de sa fille, que ses convictions politiques remontent à cette période. « Je suis sûre que mon père s'est convaincu à ce moment que l'indépendance de l'Italie et le pouvoir temporel [du pape] étaient incompatibles » (Ranuzzi Cerami 1892, p. 5). Même si les idées politiques de Ranuzzi étaient assez modérées, proches des tendances néo-guelfes du *Risorgimento*, il avait néanmoins beaucoup de problèmes avec le gouvernement pontifical. Ces questions sont bien documentées, grâce à la correspondance inédite qu'il a échangée, à compter de 1833, avec Gian Pietro Vieusseux (1779-1863).

Vieusseux, à Florence, a été l'un des protagonistes du « *Risorgimento* intellectuel » (Porciani 1979) qui visait à construire l'unité italienne en organisant un réseau national de scientifiques. Ses journaux *Antologia* et *Archivio Storico Italiano* « rassemblaient les personnages les plus avancés du pays. Dans son *salotto* scientifique et littéraire, connu comme le Cabinet Vieusseux, il accueillait à la fois les exilés napolitains et lombards et les catholiques modérés de la Toscane » (Pécout 1999, p. 116-117). Le jeune Ranuzzi fait part à Vieusseux de son projet de publier un *Journal d'Instruction populaire*, lequel échoua, car dans la Légation bolognaise, très conservatrice, il était difficile de trouver l'argent et les activistes pour de telles entreprises. Comme l'affirme Ranuzzi : « Bienheureuse Florence, qui a des hommes de cœur et de cerveau ! [...] Dans nos terres une telle apathie, une telle inactivité a conquis les esprits, que je vous l'avoue, je suis un peu découragé. »² Dans les mois suivants, Ranuzzi essaya d'entamer un *Almanach populaire*, en déclarant à Vieusseux la finalité politique de son initiative : « Ce n'est pas une entreprise bolognaise, mais une initiative d'intérêt commun : regardons-nous en tant qu'Italiens et unissons-nous pour faire de notre mieux pour l'Italie ! »³ Ces propos n'échappèrent pas à la censure papale qui entrava la publication de cet almanach, ainsi que celle d'autres écrits censés cacher, sous prétexte de science ou de philanthropie, « le plus fin poison ». ⁴

L'impasse entre pouvoir et connaissance ne se débloquera qu'en 1837, et cela grâce à la géographie : Ranuzzi et ses amis publient alors un volume de *Mémoires choisis de Géographie, Voyages et Coutumes*, recueillant articles de journaux anglais et français traduits en italien pour la première fois. Leur objectif est de rejoindre le mouvement international visant à la découverte de ce que Carlo Frulli définit comme « les trésors qui peuvent se considérer comme les archives de l'humanité, et que le très savant de Humboldt a voulu nous révéler au risque de sa vie » (Frulli 1837, p. 7). La géographie semble alors une discipline tout à fait appropriée pour publier, sous une apparente neutralité scientifique, sans être vraiment neutre : c'est la même « stratégie politique implicite » que, d'après Franco Farinelli, les géographes allemands du 18^e siècle avaient déployée dans le cadre du projet bourgeois de « prise indirecte du pouvoir » par rapport à l'aristocratie féodale (Farinelli 1992). Dans la controverse entre géographes de la région naturelle et géographes d'État (*Staatsgeographen*), donner aux régions des noms et des limites indépendants du pouvoir en place aurait représenté

² Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze, Corrispondenze Vieusseux, (BNCF) 87, f. 146, lettre d'A. Ranuzzi à G.-P. Vieusseux, 10 juin 1833. Tous les textes en italien cités ont été traduits par l'auteur.

³ Ibid., f. 149, lettre d'A. Ranuzzi à G.-P. Vieusseux, 5 juillet 1833.

⁴ Ibid., f. 155, lettre d'A. Ranuzzi à G.-P. Vieusseux, 20 décembre 1833.

alors « la seule forme de critique politique possible non en géographie, mais à travers la géographie » (Farinelli 1992, p. 113). D'après Farinelli, des géographes comme Ritter et Humboldt auraient essayé de construire des savoirs utiles pour la nouvelle société civile bourgeoise en contraposition à l'ancien savoir de l'aristocratie (*Ibid*, p. 120-129).

Un exemple de l'application de cette démarche de la part de Ranuzzi a été un article sur la République du Texas, qui venait d'obtenir son indépendance des anciens maîtres mexicains, non sans quelques soucis par rapport à un voisin aussi incommode que les États-Unis. « Maintenant le Texas est reconnu comme un peuple libre et souverain, bienvenu dans la grande famille des nations, en relation de commerce et amitié avec les États-Unis, la Grande Bretagne, la France, la Hollande, la Belgique (...) Mais le plus grand danger, pour la jeune république, arrive d'une autre direction, et si elle fut assez forte pour battre ses anciens maîtres, il lui sera bien difficile d'échapper aux politiques de ses nouveaux amis » (Ranuzzi 1842, p. 6).

Comme le remarque Maria Xenia Wells, le portrait que Ranuzzi dresse du Texas est une claire métaphore des problèmes de l'indépendance italienne. « Comme le Texas, qui a refusé en 1825 la constitution mexicaine et a déclaré son Indépendance après 10 ans de longs combats politiques et militaires, l'Italie n'était pas intéressée à des réformes sous un gouvernement étranger, car elle voulait l'unification » (Xenia Wells 1984, p. 363). Le républicanisme de cette expérience devait rendre apparemment encore plus piquant son récit, même si Ranuzzi ne semble avoir jamais déclaré ouvertement des idées républicaines. En tout cas, la censure de l'État du pape semble n'avoir détecté aucun « poison » dans cet article, en confirmant ainsi la capacité de la géographie de véhiculer des contenus politiques, même sans les déclarer explicitement.

3.2 *Le Bureau : comment on invente une nation*

Mais la forme principale de l'engagement de Ranuzzi a été son réseautage pour construire une association nationale de géographes. L'exemple principal qui l'inspire, dans ces années, ce sont les congrès des scientifiques italiens, résultat de l'importation du modèle des congrès scientifiques français et suisses, qui d'après Maria Pia Casalena doit beaucoup à Vieusseux. « Dans la Péninsule, on a commencé à parler de congrès scientifiques en 1821, alors que le premier fascicule de l'*Antologia* publiait un compte-rendu de la réunion de Genève de la Société suisse des sciences naturelles. Les liens de Vieusseux avec Genève furent décisifs pour ce choix » (Casalena 2007, p. 123). Comme le démontre Casalena, ces congrès

scientifiques ont joué un rôle central entre 1839 et 1848 pour organiser en Italie une science nationale. Ranuzzi adhère à ces idées et, en discutant avec Vieusseux du congrès de Turin de 1840, il souhaite la création d'une presse scientifique nationale, en parlant de « centralisation » et en affirmant que la construction de la nation sur le plan scientifique aurait rendu plus simple l'accomplissement de la même tâche sur le plan politique⁵

Sa contribution sera l'édition d'un *Annuario Geografico Italiano*: si cette revue n'a édité que deux numéros, en 1844 et en 1845, son importance est liée à la publication des matériaux du *Bureau de Correspondance Géographique* que Ranuzzi tenait à Bologne, impliquant alors les plus importants savants italiens travaillant du côté des sciences géographiques, comme Adriano Balbi, Carlo Cattaneo, Ferdinando de Luca, Carlo Frulli, Iacopo Gräberg di Hemsö, Francesco Marmocchi, Leopoldo Pilla, Attilio Zuccagni-Orlandini. Le programme de cette association visait à déplacer le focus de la géographie des explorations et des questions géodésiques vers « l'étude du territoire italien » (Petrella 2006, p. 146). La double signification, politique et scientifique, de cette proposition, est bien expliquée dans une autre lettre de Ranuzzi à Vieusseux.

Cette publication a une double finalité : scientifique et patriotique. D'un côté, elle vise à expliquer la géographie générale dans ses différents secteurs et dans ses diverses relations avec les sciences physiques et naturelles ainsi qu'avec les études historiques et civiques ; de l'autre côté, elle essaie d'aborder directement la géographie de l'Italie, en recueillant toutes les informations possibles pour arriver à la connaissance parfaite de notre patrie commune ; petit à petit, on va recueillir un inventaire d'informations géographiques et ethnographiques concernant la famille italienne.⁶

Dans son éditorial pour le premier *Annuaire*, Ranuzzi remarque l'insatisfaction générale que soulèvent les conditions politiques du moment. « L'Italie se retrouve maintenant dans des conditions particulières qui l'empêchent d'exercer son influence comme nation (...) mais elle a néanmoins d'autres manières de déployer son activisme, ce qui n'est pas moins intéressant pour son bien-être et pour son futur » (Ranuzzi 1844a, p. 5). Ce que Ranuzzi affirme est que la seule chose réaliste à faire, en tout cas plus utile que de regretter les gloires du passé, est d'étudier le pays. « Par notre annuaire, nous tentons de contribuer à ce travail, lent dans ses instruments, mais patriotique dans ses finalités » (*Ibid.*, p. 7).

⁵ *Ibid.*, f. 160, lettre d'A. Ranuzzi à G.-P. Vieusseux, 12 juin 1840.

⁶ *Ibid.*, f. 163, lettre d'A. Ranuzzi à G.-P. Vieusseux, 6 avril 1844.

L'un des premiers problèmes à discuter était le manque d'une reconnaissance topographique uniforme de tout le territoire italien, comparable à celle qui avait cours dans d'autres nations comme la France et ce malgré la bonne qualité des travaux accomplis dans les différents États italiens. C'est l'occasion, pour Ranuzzi, de lancer la proposition d'une société géographique italienne ayant pour but de coordonner tous les travaux en cours sur le terrain.

L'Italie n'a pas encore connu un travail général et systématique incluant une description complète de la Péninsule et des îles adjacentes, tâche qui peut difficilement être accomplie par un individu, et qui pourrait être accomplie par une Société géographique italienne incluant parmi ses membres les plus éminents studieux des sciences géographiques que la nation rassemble ; toutefois, nous remarquons que le manque d'unité politique entre les divers États de l'Italie et les difficultés dans les communications et relations entre eux, rendent difficile, jusqu'à aujourd'hui, la réalisation d'une description géographique générale, tandis qu'il y a beaucoup de travaux locaux (Ranuzzi, 1844b, p. 14-15).

Dans l'article de C. Frulli, « Notes Géologiques sur l'Italie », la géographie physique révèle des intentions politiques évidentes, car cette étude vise ouvertement l'établissement des « frontières naturelles » de la nation. L'Italie politique n'existe pas, mais les géographes peuvent l'envisager sur des bases naturelles : la géographie est un puissant instrument pour préfigurer une nouvelle image du monde à travers l'invention d'un objet qui n'existe pas encore sur le plan politique. Frulli applique là le concept de région naturelle pour établir les frontières de l'Italie sur la ligne de faite des Alpes. Pour cela, il cite la méthode de géographes comme Humboldt et Malte-Brun, affirmant que le principe d'établir des limites sur les lignes de faite doit s'appliquer indépendamment de la hauteur des crêtes. Frulli fait cela dans les vallées du Carso, ainsi que dans les Alpes Maritimes, en vue d'affronter de futures controverses territoriales. « Les fleuves sont plus fréquemment vecteurs que frontières entre les peuples. La hauteur relativement faible des montagnes ne doit pas nous fourvoyer » (Frulli 1844, p. 130). C'est-à-dire que le critère à suivre n'est pas la hauteur absolue des montagnes, mais leur nature de ligne de faite hydrographique.

L'idée géographique considérant les fleuves comme un vecteur d'union plutôt qu'une frontière naturelle, affirmée aussi par Ritter et Reclus, était très présente dans l'imaginaire géographique du *Risorgimento*, contestant la légitimité des frontières fluviales qui divisaient les États pré-unitaires de l'Italie du Nord. La province autrichienne incluant la Vénétie et la Lombardie (*Lombardo-Veneto*) avait une frontière avec le Piémont sur le fleuve Ticino, et sur le Pô avec les États émilien : le célèbre poème *Marzo 1821* d'Alessandro Manzoni faisait

partir l'épopée de la libération nationale des berges du Ticino, souhaitant que « cette eau ne coure plus entre deux rives étrangères ». Frulli conclut en revendiquant l'ancien *limes* de l'Empire romain sur les Alpes et en le définissant, cette fois du point de vue militaire, comme le seul en mesure de donner une future stabilité politique et militaire à l'Italie.



Fig. 1. Une représentation naturalisée de la nation en 1853: l'orientation au sud sert à accentuer l'unité de l'ensemble / *An 1853 naturalised representation of the nation: the southern orientation stresses the unity of the whole* [*La geografia a colpo d'occhio, ossia primarie nozioni di geografia, storia e statistica esposta in 16 tavole. Milano, F. Corbetta, 1853, Tab. 16*]

Dans les mêmes années, Ranuzzi et Balbi répondaient à une enquête sur l'Italie lancée par la *Royal Geographical Society*, en envoyant plusieurs lettres et mémoires à Londres (Balbi en français, Ranuzzi en italien). Ces documents, actuellement déposés aux archives de la RGS-IBG, révèlent leurs visions à l'égard de l'invention de l'Italie et des problèmes de la nation. Balbi semble avoir des positions plus conservatrices, ou simplement plus liées à une représentation conventionnelle, comme celle utilisée par son ami Malte-Brun pour décrire l'Italie dans ses *Précis de Géographie universelle*, où le découpage régional ne suit pas les régions naturelles ou ethniques, mais les frontières très fragmentées des petits États pré-unitaires. En revanche, Ranuzzi regrette « le manque d'un centre commun d'activité

géographique en Italie, l'absence d'un lien politique entre les différents États italiens, les pauvres relations maritimes et commerciales entre nous et les autres parties du Globe. »⁷

Le géographe bolognais insiste surtout sur les obstacles que les différents gouvernements italiens posaient à la circulation des informations géographiques, pour des raisons politiques et militaires. « J'ai peu d'informations, car les personnes qui pourraient m'en donner ne veulent ou ne peuvent pas : les premiers par lâcheté, les autres parce que les autorités gouvernementales les en empêchent. »⁸ Finalement Ranuzzi déclare que son *Bureau*, « dans les actuelles conditions où l'Italie se trouve, peut remplacer les fonctions d'une vraie et régulière société géographique. »⁹

Balbi, de son côté, semble présenter les travaux géographiques en cours d'une manière un peu plus prudente, sauf dans un passage où il parle explicitement de « patrie », en donnant en même temps une idée des conditions de travail de savants qui n'étaient pas, pour la plupart, ce qu'on appelle aujourd'hui des géographes professionnels, et qui devaient concilier la recherche avec d'autres activités : « Ces différents travaux, qui rencontrent les études d'hommes spéciaux, qui consacrent noblement leurs veilles à l'exacte description de leur patrie (...) tiennent une place distinguée dans les productions géographiques italiennes et seront, on peut l'espérer, comme les pierres d'attente d'un grand édifice, la description de l'Italie dans sa totalité. »¹⁰ Un autre point remarquable de la même lettre de Balbi est l'appréhension du Tessin suisse comme faisant partie de la géographie de l'Italie telle qu'il l'envisage.

Dans le deuxième numéro de l'*Annuaire*, les auteurs insistent sur la nécessité d'une société géographique nationale, en considérant que l'Italie était plus faible que les autres nations à cause de sa division politique, mais que cette situation n'est pas forcément éternelle. Dans son article « Questions sur la géographie italienne », Ranuzzi expose un véritable programme de recherche qui dévoile sa large conception de la géographie, discipline censée s'occuper à la fois de sciences naturelles, sciences historiques, topographie, géodésie, industrie, agriculture, enseignement, questions théoriques (Ranuzzi 1845, p. XVII-XVIII).

Dans un article sur les coordonnées astronomiques de l'Italie, le géographe toscan Attilio Zuccagni-Orlandini revient sur la question des frontières nationales d'une manière encore plus

⁷ RGS-IBG, Department of Manuscripts, Dossier CB 3 640, Ranuzzi Folder; lettre d'A. Ranuzzi au colonel Jackson, 11 avril 1844.

⁸ Ibid, lettre d'A. Ranuzzi au colonel Jackson, 16 avril 1844.

⁹ Ibid, lettre d'A. Ranuzzi au colonel Jackson, 22 juillet 1844.

¹⁰ Ibid., Dossier CB 3 / 41 Balbi Folder, lettre d'A. Balbi au colonel Jackson, 21 décembre 1846.

agressive que son collègue émilien Frulli. Il insiste notamment sur la nécessité de « respecter les conditions physiques », ce qui n'était pas un simple problème d'érudition, car l'auteur estime la surface totale de l'Italie à 96.179 milles carrés, contre les 95.000 calculés par Balbi et les 86.496 proposés par Malte-Brun. Pour cela, il mélange souvent considérations physiques et ethnographiques, affirmant que

le plus célèbre des géographes contemporains, le Conseiller Balbi, a déplacé soigneusement la limite occidentale [de l'Italie] du fleuve Rioja, où certains auteurs français l'avaient abusivement installée, au fleuve Varo (...) La vigilante politique de l'Étranger ne pourra pas nous reprocher si dans les descriptions topographiques nous choisissons d'appeler « Suisse italienne », « Italie autrichienne », « Italie française », « Italie anglaise », les fragments de notre territoire qui lui ont été enlevés par la violence (Zuccagni-Orlandini 1845, p. 75-76).

Comme l'ont affirmé Bruno Latour et Michel Callon, la base du centre de calcul est la constitution du laboratoire scientifique, relevant à la fois des contenus et des structures, pour commencer les procès de « l'accumulation originaire du savoir » (Callon 1989, p. 24). Malgré le manque de structures institutionnelles, nous pouvons affirmer que le *Bureau* de Ranuzzi, au moins dans ses ambitions, était non seulement la tentative de fonder une société géographique, mais aussi de construire par des réseaux une science et son laboratoire, tentative qui a échoué mais n'en est pas moins remarquable.

3.3 Les fédéralistes : villes, nation et socialisme

Dans l'*Annuaire*, Bernardino Biondelli écrit un compte-rendu du sixième Congrès des Scientifiques italiens, tenu à Milan en 1844, où pour la première fois on avait organisé une section consacrée à la géographie. Le compte-rendu remarque l'importance d'une série de travaux présentés, dont le volume *Notices naturelles et civiles sur la Lombardie*, « réalisé par une société de savants lombards, sous la direction de Carlo Cattaneo » (Biondelli 1845, p. 213). La participation de Carlo Cattaneo (1801-1869) à cette réunion, ainsi qu'aux suivantes, est décisive pour comprendre la complexité des positions politiques des géographes du *Risorgimento*. Cattaneo, mieux connu comme philosophe politique que comme géographe, a été l'un des représentants principaux, avec Giuseppe Ferrari et Carlo Pisacane, du courant fédéraliste du *Risorgimento* qui a inspiré les anarchistes comme les fédéralistes (socialistes ou républicains) des décennies suivantes.

À une époque où la figure actuelle du géographe professionnel n'existe pas encore, Cattaneo est sans doute l'un des représentants principaux des sciences géographiques en Italie. Dans ces années, il édite la version italienne du *Cosmos* de Humboldt, il écrit des recensions positives des diverses initiatives de Ranuzzi (Natali 1917, p. 31) et publie une importante revue, *Il Politecnico*, qui aborde les problèmes agraires et territoriaux de l'Italie du Nord, incluant plusieurs contributions de géographes. Selon un important historien de la géographie italienne comme Lucio Gambi (1920-2005), « on trouve chez Cattaneo, entre 1835 et 1868, l'effort majeur pour donner à la géographie (ou à un domaine scientifique que nous pourrions appeler géographie) le statut d'une discipline active, c'est-à-dire en mesure de comprendre des réalités sociales en constante modification » (Gambi 1973, p. 9-10).

Ce sont les études de Cattaneo sur le polycentrisme italien, redécouvrant le système médiéval des communes comme « fil rouge des histoires italiennes » (Ingold 2005, p. 64), qui inspirent Gambi alors qu'il participe, au début des années 1970, au débat sur la tardive mise en place des administrations régionales en Italie, pourtant prévues par la Constitution de 1948 (Santini 2008 ; Tanter-Taubon 2003). D'après Alice Ingold, « la longue durée du phénomène urbain permettait à Cattaneo de dresser une histoire continue de la péninsule, et de proposer ainsi un modèle alternatif aux scissions habituellement retenues des conflits entre pouvoirs » (Ingold 2005, p. 65). Il était donc question de dresser une histoire très géographique de la péninsule pour justifier des éléments de l'identité culturelle italienne tout en restant dans un cadre fédéraliste, alors qu'une « union intime entre ville et territoire fonde (...) dans le schéma de Cattaneo, l'originalité italienne » (*Ibid.*, p. 68).

Cela implique finalement que l'invention géographique de la nation, chez ces géographes italiens, n'était pas seulement la construction d'une image centraliste reprise du modèle français ; les tendances fédéralistes étaient assez fortes et mobilisaient métaphores et arguments de caractère géographique (Masini 1978). Ces débats anticipaient les questionnements sur la réussite de l'unification qui auront lieu dans les décennies suivantes, formulés par des géographes proches du fédéralisme de Proudhon, comme Reclus lui-même (Ferretti 2009), ou le républicain-fédéraliste Arcangelo Ghisleri, opposé à la monarchie, qui passa une bonne part de sa carrière en exil volontaire en Suisse (Casti 2007; Micelli 2008).

3.4 Fin d'une expérience ?

Lors du septième Congrès des Scientifiques, tenu à Naples en 1845, le géographe napolitain, fervent partisan du *Risorgimento* et proche des positions fédéralistes (D'Ambrosio 1990;

“Géographie et imaginaires nationaux entre le 19e et le 20e siècle : l'invention de l'Italie et la circulation des cultures géographiques”, *Annales de Géographie*, n. 698, juillet-août 2014, pp. 1062-1087 <http://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie.htm> Page 14

Migliorini 1969), Ferdinando De Luca (1783-1869), présenta une relation sur la géographie italienne dans laquelle il souhaitait la réalisation d'une monographie nationale de l'Italie.

Comment pouvons-nous penser de voir réalisée et accomplie la géographie italienne dans toutes ses branches sans une société géographique spécifique composée par les studieux de toute la Péninsule et soutenue par leurs Princes ? En Angleterre, en Russie, en France, en Prusse, en Hollande, à Calcutta, à Washington, les sociétés géographiques s'occupent d'étendre les frontières de la géographie à des pays et à des mers éloignées. La Société géographique italienne irait seulement s'occuper de la monographie géographique sur l'Italie (De Luca 1850, p. 71).

Pour cette tâche, d'après De Luca, le travail de Ranuzzi se révèle « méritoire » (*Ibid.*, p. 72). Cette proposition nous semble assez précoce au regard de l'histoire de la géographie, si nous considérons que les monographies nationales classiques écrites par les chefs des écoles respectives vont paraître pour la plupart entre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle, comme *Britain and British Seas* de Halford Mackinder (1902), *Deutschland: Einführung in die Heimatkunde* de Friedrich Ratzel (1899) et *Tableau de la Géographie de la France* de Vidal de la Blache (1903). L'Italie a finalement participé à ce mouvement en empruntant le chapitre relatif de la *Nouvelle Géographie universelle* de Reclus, abondamment manipulé par Attilio Brunialti (Ferretti 2009) sous le titre *L'Italia nella natura, nella storia, negli abitanti, nell'arte e nella vita presente* (1902).

Entre-temps, les expériences du *Bureau* et de l'*Annuaire* avaient décliné : la section géographique du huitième Congrès des Scientifiques, tenu à Gênes en 1846, reçut une demande d'aide provenant de Bologne : Ranuzzi déclarait n'être plus en mesure de continuer ce travail et demandait si d'autres étaient disponibles pour le remplacer.

Le Vice-Président Cibrario, en recensant le numéro de 1845 de l'*Annuaire géographique italien* du Comte Annibale Ranuzzi, informe que le Comte, malheureusement empêché de continuer son travail, souhaite que nous recommandions à la munificence de SM le Roi de Sardaigne d'en confier la continuation à son illustre Corps d'État-Major militaire. Comme ce travail est utile et fondamentalement italien, la section approuve à l'unanimité cette proposition de Ranuzzi (*Atti della ottava riunione degli scienziati italiani...* 1847, p. 704).

On ne sait pas vraiment quels étaient les problèmes rencontrés par Ranuzzi (argent, censure ou autre). L'historien Giovanni Natali fait vaguement allusion à des « insurmontables obstacles, difficultés de tout type (...) morales, matérielles et politiques » (Natali 1917, p. 32-

“Géographie et imaginaires nationaux entre le 19^e et le 20^e siècle : l'invention de l'Italie et la circulation des cultures géographiques”, *Annales de Géographie*, n. 698, juillet-août 2014, pp. 1062-1087 <http://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie.htm> Page 15

33). Quoi qu'il en soit, il semble clair que le défi géographique le plus avancé en direction de l'unité nationale ne pouvait pas survivre longtemps, surtout dans l'État le plus réactionnaire, en l'occurrence celui du Pape. D'un autre côté, il est remarquable d'observer que les autres géographes italiens ont reconnu le travail de Ranuzzi comme une sorte de « patrimoine national », qu'ils souhaitaient prolonger. Ce qui est certain est que l'avènement de la Première Guerre d'Indépendance, en 1848-49, a détourné les esprits de la géographie scientifique pour les orienter vers la géographie appliquée.

4. Transferts internationaux: une circulation européenne de la géographie

4.1 Une Erdkunde à la bolognaise : justifier une nation et fonder une discipline

La première affirmation de la géographie moderne dans une Université européenne est généralement identifiée avec l'établissement en 1820 de la chaire de Carl Ritter à Berlin, d'où le géographe allemand a inspiré ses collègues de toute la planète. Si, au début du 20^e siècle, les géographes italiens seront surtout influencés par Friedrich Ratzel, au 19^e siècle les influences principales passent par la littérature en français, comprenant des traductions d'auteurs allemands. A Paris, Alexandre de Humboldt (1769-1859) et le Danois Conrad Malte-Brun (1775-1826) ont contribué directement à la formation du Vénitien Adriano Balbi (1782-1848), déjà cité, qui a vécu plusieurs années à Paris collaborant avec eux, ce qui lui a permis d'être l'un des premiers passeurs entre les deux aires linguistiques.

En Italie, la ville où ce transfert est reçu avec le plus d'enthousiasme reste toujours Bologne. Là, une tradition géographique existait depuis la Renaissance, grâce à des géographes et cartographes éclectiques comme Antonio Magini, auteur d'un *Atlas de l'Italie* (1620) et Ignazio Danti, auteur, entre autres choses, des fresques de la Galerie des Cartes Géographiques du Palais du Vatican (1580-1585).

En considérant la tradition de la Région naturelle, nous pouvons mieux comprendre le plus important essai théorique de Ranuzzi, *l'Essai de Géographie pure ou premières études sur l'anatomie de la Terre* (1840). Le titre rappelle directement l'idée de l'indépendance de la géographie par rapport aux contingences politiques, car la Géographie pure trouve exactement son origine dans ce déni, comme le confirme Claudio Minca : « La Géographie pure du 18^e siècle, formulée avec des prétentions de scientificité et neutralité, rentrera progressivement en

conflit avec ladite Géographie d'État, basée sur une théorie spatiale explicite appuyant clairement les besoins du pouvoir aristocratique » (Minca 2007, p. 184).

Le texte de Ranuzzi confirme nos hypothèses sur la circulation internationale de cette idée. Pour un historien de la géographie, la lecture des premières pages est suffisante pour reconnaître un certain style : une grande partie de cet écrit est une traduction libre d'échantillons d'un volume publié trois ans auparavant à Bruxelles par Édouard Desor, la *Géographie Générale Comparée*, c'est-à-dire la version française du premier livre de l'*Erkunde* de Carl Ritter, comprenant ses écrits théoriques et méthodologiques. Ranuzzi a puisé dans ces pages sans économie : pourtant, s'il cite explicitement Ritter, ce n'est que dans le dernier chapitre ! Aujourd'hui, une telle opération serait probablement considérée comme un plagiat, mais à cette époque cela semblait être une pratique assez répandue, surtout dans la circulation des textes entre différentes aires linguistiques.

En tout cas, cela n'enlève rien à l'importance de l'opération culturelle déployée par Ranuzzi : son défi était de construire et faire connaître en Italie une géographie critique, appréhendée comme définition théorique et épistémologique, et donc politique, de la discipline. Ranuzzi fut le premier à introduire en Italie ce mouvement géographique européen. Les archives de l'actuelle *Società Geografica Italiana*, à Rome, gardent le manuscrit d'une traduction inédite qu'il avait faite du discours de Ritter sur le principe historique en géographie. Ranuzzi commente ainsi ce texte dans une note : « Sur l'élément historique dans les Sciences Géographiques, de M. Carl Ritter, lu à l'Académie des Sciences de Berlin en 1834 : cet écrit pourrait être utile pour la plupart de ceux qui travaillent maintenant sur les études géographiques en Italie. Cette hypothèse a été assez pour nous pousser à traduire dans notre langue ce précieux texte du célèbre géographe allemand, en imaginant que notre effort sera bien reçu. »¹¹

La Géographie pure est définie par le noble Bolognais comme la science des formes terrestres, qui ne s'occupe pas, en principe, de contingences politiques. Ces dernières sont plutôt l'affaire, d'après lui, de la Géographie statistique.

La Géographie pure est la base sur laquelle se fonde la connaissance complète de la Terre ; son domaine est le théâtre de tous les phénomènes qui concernent la Géographie naturelle, phénomènes qui dépendent des forces physiques qui déterminent les rôles des parties de la Terre et modifient les modes de distribution des organismes qui vivent sur sa surface ; de la même manière, c'est le théâtre où nous

¹¹ Archivio della Società Geografica Italiana (ASGI) Buste Ranuzzi, fasc. 7 cc 227 *Geografia Storica*.

voyons le développement de tous les phénomènes qui intéressent la géographie statistique, qui lie l'étude de la nature à celui de l'histoire et des institutions politiques des différents peuples (Ranuzzi 1840, p. 1-2).

Si Ranuzzi établit d'abord une distinction entre les aspects humains et les aspects physiques de la géographie, il trace néanmoins un lien entre eux, dès le passage qui suit dans son ouvrage. Cela semble cohérent avec l'approche théorique de Ritter, lequel considère la géographie comme « l'étude de la Terre dans ses relations avec la nature et avec l'histoire de l'homme, comme base certaine pour l'enseignement des sciences historiques et physiques » (Ritter, 1837).

Comme plusieurs auteurs l'ont déjà remarqué, la dialectique binaire entre humanité et nature, histoire et géographie, sciences sociales et sciences physiques en tant que termes opposés, mais jamais séparés et toujours en relation dynamique et mutuelle, était alors inspirée par la *Naturphilosophie* allemande de Friedrich Schelling et de Lorenz Oken. Celle-ci aura en effet une influence remarquable sur une grande partie de la géographie européenne du 19^e siècle (Nicolas-Obadia 1974; Ferretti 2013) et, dans ce cas, sur l'idée de l'existence d'une certaine solidarité entre le peuple et son territoire. Ritter a présenté ces deux termes comme constituant le noyau central de sa conception de la géographie dans une lettre envoyée à la Société de Géographie de Paris, affirmant que son but était de « comparer ce que la nature a donné avec ce que l'histoire a fait »¹². Ranuzzi expose le même principe, affirmant que, « en appliquant ces analyses de la distribution des formes terrestres à l'histoire et au développement des différents peuples, nous verrons comment les caractères qui constituent leur individualité spécifique sont en harmonie avec les principes que nous pouvons déduire de la nature des formes terrestres elles-mêmes » (Ranuzzi 1840, p. 17).

Dans sa définition des formes fondamentales, solides et liquides, Ranuzzi suit la définition de Ritter des deux hémisphères principaux de la surface du globe, l'hémisphère continental et l'hémisphère océanique. Le dernier est traduit par Ranuzzi comme « monde maritime » (Ranuzzi 1840, p. 15). Ces deux formes fondamentales sont mobilisées, par le géographe allemand, pour détailler sa théorie des « articulations littorales » (Lefort 1994; Ferretti 2010), en affirmant que la compénétration de l'élément liquide et de l'élément solide a été décisive, à certaines époques historiques, pour favoriser le commerce et la circulation de connaissances et

¹² Bibliothèque Nationale de France, Département des Cartes et Plans, Manuscrits de la Société de Géographie, 4373, 347, lettre de C. Ritter au Baron Pelet, 6 août 1836

techniques, par exemple dans le cas de la Méditerranée ancienne. Ritter a expliqué le succès politique et militaire de l'Europe, entre le 16^e et le 19^e siècle, par l'articulation de ses formes, qui a permis la cohabitation de plusieurs centres indépendants et en compétition entre eux. Ranuzzi, a suivi presque à la lettre la définition ritterienne du bloc eurasiatique, affirmant que l'Europe, en tant que presque-île de l'Eurasie, montre de plus en plus son individualité spécifique au fur et à mesure qu'on avance vers l'Ouest, car la complexité de ses formes a concerné à la fois l'histoire physique et l'histoire humaine du continent (Ritter 1837, p. 37; Ranuzzi 1840, p. 11-12).

Voilà un cas de traduction que nous pourrions lire à travers la « Théorie du Sens » élaborée par l'école de Paris de Traductologie. Lederer et Seleskovitch (1993) ont affirmé que l'art de la traduction relève plus de l'élaboration du sens des concepts que de la simple compétence linguistique du traducteur : cette idée semble fondamentale pour aborder le transfert culturel dans les sciences humaines. L'exemple de Ritter traduit par Ranuzzi est emblématique : Ranuzzi ne connaissait pas l'allemand et n'écrivait qu'en italien. Cependant, il connaissait la littérature géographique internationale à travers les matériaux francophones et anglophones qu'il recevait et cela lui a permis de faire circuler les idées de Ritter en Italie, en traduisant en italien une traduction française d'un texte allemand à travers la reconstruction de son contexte disciplinaire.

La considération finale de Ranuzzi est extraordinairement moderne, dans ses involontaires aspects prophétiques, par le glissement sémantique de la « géographie pure » à la « géographie critique ». « La géographie critique, la géographie pure, vient juste de naître, et il faudra encore beaucoup de temps avant qu'elle pénètre et prenne le dessus dans le champ des études géographiques » (Ranuzzi 1840, p. 26).

Ce qui est encore important à souligner pour notre discours est que le lien entre la terre et le peuple permet alors la naturalisation des identités nationales, en renforçant l'idée de l'inéluctabilité de l'unification de l'Italie, clairement dessinée par la nature comme l'avait déjà remarqué Strabon (*Geographie*, III, 1, I), l'un des géographes anciens redécouverts au 19^e siècle. La Philosophie de la Nature porte directement sur ce que Marc Crépon a défini comme les *Géographies de l'Esprit* (Crépon 1996), connectant les caractères et les identités nationales aux pays respectifs, suivant en cela la pensée de plusieurs philosophes allemands, des Hégéliens aux *Naturphilosophen*. Cette idée parvient jusqu'aux géographes italiens grâce à une traduction que Ranuzzi fit de Ritter, via la médiation française.

4.2 La naturalisation de la nation : l'exemple suisse

Comme première comparaison internationale, nous pouvons considérer que les géographes du *Risorgimento* intégraient à l'« Italie » la région de langue italienne de la Confédération helvétique, c'est-à-dire le Tessin, qui néanmoins était solidement rattaché à la Suisse du point de vue à la fois de l'identité et de la stabilité politique de ce lien. Remarquons, à l'opposé, que la Suisse peut être considérée, du point de vue de la circulation des savoirs scientifiques, comme un creuset entre les aires linguistiques de l'italien, du français et de l'allemand.

Dans la période romantique, une nouvelle forme de l'identité nationale suisse, liant le peuple à son paysage, a été inspirée par des auteurs comme Albrecht von Haller, dans le même environnement culturel de la *Naturphilosophie* (Racine et Raffestin 1990; Walter 2004). Là aussi, d'après des géographes comme Jean-Luc Piveteau, la question de savoir si les géographes ont été de simples témoins de l'édification des mythes et des identités suisses, ou s'ils en ont été les constructeurs actifs, reste toutefois posée (Piveteau 1995, p. 119).

En Suisse, à la différence de l'Italie, le débat n'a pas porté sur comment construire l'unification nationale sur une base ethnique commune, mais sur comment représenter culturellement une unité, ou du moins une cohérence, dans une situation caractérisée par l'existence d'une mosaïque linguistique et religieuse fort complexe. À cause du faible poids démographique du Tessin, le débat suisse de la fin du 19^e siècle, en géographie, s'est déroulé principalement entre identités francophones et identités germanophones.

Le cas le plus emblématique a été le débat sur la monographie nationale suisse, documenté par les archives de la bilingue *Association des Sociétés suisses de Géographie/ Verband der Schweizer geographischen Gesellschaften*, fondée en 1881. Le problème principal concernait la langue d'écriture du travail : l'Association lance un concours où les principaux candidats furent un auteur francophone, Maurice Lugeon, et un auteur germanophone, Jacob Früh. Les deux membres étrangers du jury, l'Allemand Albrecht Penck et le Français Élisée Reclus, engagés comme arbitres de cette controverse, furent les promoteurs, en 1898, d'un accord prévoyant un ouvrage bilingue à réaliser en collaboration par les deux auteurs. Mais cet accord ne tint pas. Finalement, Früh sera le seul auteur du travail, publié en 1933 en allemand (et en français ensuite).¹³

Comme exemple ultérieur de ce type de débats géographiques, on peut citer l'une des représentations pourtant les plus unificatrices de la Suisse de ce temps, et en plus un produit

¹³ Les archives des Sociétés de Géographie de Genève et de Neuchâtel gardent encore les documents concernant cette controverse entre les Sociétés géographiques suisses, que je n'ai pas l'espace pour détailler ici.

typiquement suisse comme le relief en trois dimensions (Grieder and Mair 2006; Ferretti 2012). Il s'agit du célèbre *Relief de la Suisse* au 100.000^e de Charles Perron, vainqueur de la médaille d'or à l'exposition universelle de Paris de 1900. Comme il représente en relief, à la même échelle, la troisième dimension du monde et dans ce cas les montagnes suisses, cet objet est considéré par François Walter (2004) comme une figure paysagère de la nation, en particulier en raison de son aptitude à représenter le principal caractère géographique de son identité : l'orographie. En traçant un lien entre la Suisse et le peuple suisse, ce type de représentation rappelle clairement les principes de la *Naturphilosophie*, sans pour cela empêcher une nouvelle controverse entre géographes genevois et zurichois sur les financements fédéraux pour la réalisation de cet objet, qui fut finalement soutenu non par le gouvernement de la Confédération, mais par le chocolatier genevois Suchard.¹⁴



Fig. 2. Le relief Perron de la Suisse, photographié par Fred Boissonnas / *Photograph of Perron's relief of Switzerland, taken by Fred Boissonnas*– Genève, Centre d'Iconographie Genevoise, Archive Boissonnas

¹⁴ BGE, Archives Baud-Bovy 270/4, ff. 146-148, lettre de Ch. Perron à D. Baud-Bovy, 5 février 1901.

La raison de cette dernière controverse semble aller au-delà de la simple identité linguistique de l'auteur du chef-d'œuvre des reliefs suisses, faussement accusé d'être un « Français naturalisé »,¹⁵ car elle relève aussi de la réputation sulfureuse de Perron, géographe anarchiste, ami de Bakounine, cartographe de Reclus et proche de la « Suisse internationale » des migrants et des exilés qui, sans doute, ne s'accordait pas bien avec les idées identitaires de scientifiques suisses plus conservateurs comme Albert Heim. En plus, le travail de Perron avait une caractéristique assez scandaleuse: il représentait la patrie sans ses frontières. Il s'agit apparemment de l'une des dernières applications du principe de la région naturelle telle qu'on l'a conçue en Italie, en Allemagne et en Suisse pour représenter sur le plan scientifique ce qui n'existait pas (ou n'existait pas encore) sur le plan politique.

5. Conclusion: la fin des illusions?

Au lendemain des révolutions européennes de 1848, la réaction qui suivit fut très rude en Italie, et frappa directement quelques-uns des géographes les plus engagés, comme Ranuzzi. Dans les années 1850, les publications géographiques furent apparemment moins nombreuses que dans les années 1830 et 1840, comme d'ailleurs tout le reste des publications relativement libres. Ranuzzi paya son rôle de protagoniste des événements de 1848 à Bologne par une courte période de détention et surtout par sa marginalisation, décrétée par l'administration militaire autrichienne collaborant avec le gouvernement du pape. D'après le témoignage de sa fille, il arriva toutefois, par divers stratagèmes, à conspirer en communiquant fréquemment avec le Piémont jusqu'en 1859. Lorsque les Autrichiens quittèrent Bologne, il fut chargé de l'administration de la ville. Paradoxalement, après l'unification formelle de l'Italie en mars 1860, une nouvelle forme de marginalisation commença pour ce géographe : malgré l'amitié qu'il partageait avec des hommes puissants comme le ministre Minghetti (qui d'ailleurs ne semble plus le protéger, pour des raisons que nous ignorons à ce stade de la recherche), ses charges successives le virent toujours relégué à la fonction de préfet de petites villes de province comme Modène, Chieti ou Sienne. Là, il eut l'occasion d'aborder des questions de caractère géographique en participant à ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'aménagement régional » (Ferretti 2011a). Il reste néanmoins toujours loin des centres où l'on prenait les décisions sur l'organisation du nouvel État. Cette situation provoque chez lui un état de

¹⁵ BGE, Fonds de la Société de Géographie, Ms. fr. 8021/3 Projet de relief de la Suisse : rapport, articles, brochures.

dépression et d'angoisse dont portent témoignage les lettres qu'il écrivait alors à ses proches.¹⁶

La même déception frappa d'autres géographes engagés pour la cause nationale, comme De Luca, qui fut le président provisoire de la Société Bourbonnienne Royale pendant la transition entre l'arrivée de Garibaldi et l'annexion définitive de Naples au Royaume d'Italie. Ensuite, cette Société fut réformée d'autorité d'une manière qui ne satisfait ni De Luca, ni les autres vieux patriotes qui avaient animé l'opposition intellectuelle pendant le royaume des Bourbons et qui se trouvèrent à nouveau marginalisés et dépourvus de charges (De Luca 1861).

Le nouvel État unitaire n'a pas toujours reconnu les personnes qui avaient combattu pour sa cause : ce problème est bien connu par les historiens du *Risorgimento* (Lehning 1972), mais maintenant il se révèle aussi, grâce à ces sources, dans le domaine de la géographie.

Cependant, de nouveaux intérêts « nationalistes » se développèrent dans les années suivantes autour de la géographie. D'un côté avec le début des folles aventures coloniales de l'Italie (Del Boca 1976), de l'autre côté avec l'essor d'une nouvelle approche « naturaliste » de la question des frontières nationales. Il s'agit de celle des irrédentistes qui réclamaient les terres pas encore annexées au territoire italien, notamment les régions de Trente et Trieste.

Ce n'est pas par hasard que l'un des plus célèbres martyres nationaux, Cesare Battisti (1876-1915), député du Trentin à l'assemblée de Vienne et fusillé pour haute trahison par les Autrichiens pendant la Grande Guerre, était un géographe qui publia des travaux comme l'éphémère revue *Cultura geografica* en collaboration avec Renato Biasutti (Gambi 1971, p. 17), ainsi qu'une monographie de sa région (Battisti 1898).

Il nous faut remarquer que pendant le 20^e siècle, après les mauvaises expériences du fascisme et des totalitarismes, le nationalisme italien a pris une caractérisation politique principalement de droite ; cela a fait en grande partie oublier l'importante participation à ce mouvement de fédéralistes, socialistes et républicains. Parmi les exemples qui seraient à approfondir sur cet aspect du discours, nous pouvons citer les géographies militaires écrites par des protagonistes du *Risorgimento* populaire et subversif comme Felice Orsini (1852) et Carlo Pisacane (1851), l'enrôlement avec Garibaldi du futur géographe anarchiste Léon Metchnikoff (Metchnikoff 2007) ou le lien entre cause nationale et révolution sociale proposé, au niveau européen, par des géographes comme Michel Dragomanov (1841-1895), autre anarchiste inspiré par le

¹⁶ Bologna, Biblioteca Comunale dell'Archiginnasio, Autografi Ranuzzi, Coll. LXXXVII, 20 972, lettre d'A. Ranuzzi à L. Berti, 25 juin 1861.

fédéralisme de Proudhon et actuellement considéré comme l'un des pères de l'indépendance ukrainienne (Ferretti 2011c). Les travaux futurs sur l'invention géographique de la nation ne pourront pas négliger ces directions de recherche.

Entre-temps, j'espère que cet article puisse donner une contribution, du côté de la géographie, au débat sur les aspects transnationaux du *Risorgimento*, en soulignant les transferts culturels qui ont caractérisé la formation de la géographie italienne. En même temps, je pense avoir démontré l'importance des sciences géographiques pour le « long *Risorgimento* » et vice versa, car le *Bureau de Correspondance Géographique* a été sans doute le modèle pour la constitution successive des associations géographiques nationales, ainsi qu'un véhicule de la circulation internationale des savoirs géographiques à la base de l'établissement de la discipline et de sa définition aux 19^e et 20^e siècles. Il me semble que l'étude de la manière dans laquelle la géographie a construit et justifié ses objets d'étude, comme celui de la nation, est très important à la fois pour les débats actuels sur le rôle de cette discipline et pour aborder les problèmes contemporains des identités et des procès de fédération dans l'Europe d'aujourd'hui, y compris l'essor des nouveaux nationalismes.

Archives

Italie

Bologna - Biblioteca dell'Archiginnasio (BCA), Gabinetto dei manoscritti, Autografi Ranuzzi.

Firenze - Biblioteca Nazionale Centrale (BNCF), Sala dei manoscritti, Corrispondenza Vieusseux.

France

Paris - Bibliothèque Nationale de France, Département des Cartes et Plans, Manuscrits de la Société de Géographie (BNF, DCP, MSG).

Suisse

Genève – BGE, Bibliothèque de Genève, Département des Manuscrits.

Grande-Bretagne

London, Manuscripts of the Royal Geographical Society, RGS-IBG.

“Géographie et imaginaires nationaux entre le 19^e et le 20^e siècle : l'invention de l'Italie et la circulation des cultures géographiques”, *Annales de Géographie*, n. 698, juillet-août 2014, pp. 1062-1087 <http://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie.htm> Page 24

Sources imprimées

Atti della ottava riunione degli scienziati italiani tenuta in Genova dal XIV al XXIX Settembre MDCCCXLVI, Gênes, Tip. Ferrando, 1847, 1004 p.

Atti della sesta riunione degli scienziati italiani tenuta in Milano nel settembre MDCCCXLIV, Milan, Pirola, 1845, 1024 p.

Battisti C. (1898), *Il Trentino: saggio di geografia fisica e di antropogeografia*, Trente, G. Zippel, 326 p.

Biondelli B. (1845), « Sunto dei lavori presentati alle adunanze di Geografia della VI Riunione degli scienziati italiani in Milano nel mese di settembre dell'anno 1844 », *Annuario Geografico Italiano*, 2, p. 206-214.

Brunialti A., Reclus E. (1902-1904), *L'Italia nella natura, nella storia, negli abitanti, nell'arte e nella vita presente*, Milan, Società Editrice Libreria, 2 vols.

Cattaneo C. (1844), *Notizie naturali e civili su la Lombardia*, Milan, Bernardoni, 491 p.

De Luca F. (1850), *Stato della geografia a tempi nostri, presentata al VII congresso degli scienziati italiani in Napoli 1845 e riprodotto con molte aggiunzioni nel 1850*, Naples, Dalla stamperia della Società Filomatica, 32 p.

De Luca F. (1861), *Breve disamina della relazione per la proposta di riordinamento della Società Borbonica che dicesi fatta dal segretario generale (P.E. Imbriani) per la istruzione pubblica*, Naples, 32 p.

Früh J. (1930-1945), *Geographie der Schweiz, mit Unterstützung der Schweiz. Eidgenossenschaft durch den Verband der Schweizer Geographischen Gesellschaften*, St. Gallen/Zollikofer, Fehrsche Buchhandlung, 3 vols.

Früh J. (1937-1948), *Géographie de la Suisse, publié par la Fédération des sociétés suisses de géographie, trad. française de Ch. Burky*, Lausanne/Genève/Neuchâtel, Librairie Payot, 3 vols.

Frulli C. (1837), « Proemio » in *Memorie scelte di geografia, viaggi e costumi*, Bologna, Tip. Nobili, p. 3-18.

Frulli C. (1844), « Cenni geologici sull'Italia, induzioni circa ai suoi limiti naturali ed al sistema degli Appennini », *Annuario Geografico Italiano*, 1, p. 117-146.

Malte-Brun C. (1810-1829), *Précis de Géographie Universelle*, Paris, Buisson, 8 vols.

Metchnikoff L. (2007), *Memorie di un garibaldino russo: sulla spedizione dei Mille*, Florence, 176 p.

“Géographie et imaginaires nationaux entre le 19e et le 20e siècle : l'invention de l'Italie et la circulation des cultures géographiques”, *Annales de Géographie*, n. 698, juillet-août 2014, pp. 1062-1087 <http://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie.htm> Page 25

- Orsini F. (1852). *Geografia militare della penisola italiana*, Turin, Pomba, 422 p.
- Pisacane C. (1851), *Guerra combattuta in Italia negli anni 1848-49*. Gênes, Pavese, 372 p.
- Ranuzzi A. (1840), *Saggio di geografia pura ovvero primi studi sull'anatomia della terra*, Bologne, Tip. Marsigli, 36 p.
- Ranuzzi A. (1842), *Il Texas, della sua condizione presente e del suo avvenire politico e commerciale*, Bologne, Tip. Sassi, 24 p.
- Ranuzzi A. (1844a), « Prefazione », *Annuario Geografico Italiano*, 1, p. 5-8.
- Ranuzzi A. (1844b), « Notizia sullo stato attuale degli studi geografici in Italia », *Annuario Geografico Italiano*, 1, p. 9-19.
- Ranuzzi A. (1845), « Quesiti di geografia italiana », *Annuario Geografico Italiano*, 2, XVII-XVIII.
- Ritter C. (1837), *Géographie Générale Comparée ou étude de la Terre dans ses relations avec la nature et avec l'histoire de l'homme, comme base certaine pour l'enseignement des sciences historiques et physiques*, Bruxelles, Établissement Encyclopedique, 620 p.
- Zuccagni Orlandini A. (1845), « Posizione astronomica e misura della superficie d'Italia », *Annuario Geografico Italiano*, 2, p. 75-83.

Bibliographie

- Anderson B. (1991), *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, Londres, Verso, 224 p.
- Berdoulay V. (1981), *Les origines de l'école française de géographie*, Paris, CTHS, 241 p.
- Callon M. (1989), *La Science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 214 p.
- Capel H. (1981), *Filosofía y ciencia en la geografía contemporánea*, Barcelone, Barcanova, 509 p.
- Carazzi M. (1972), *La Società geografica italiana e l'esplorazione coloniale in Africa, 1867-1900*, Florence, La Nuova Italia, 199 p.
- Casalena M. (2007), *Per lo Stato, per la Nazione: i Congressi degli scienziati in Francia e in Italia (1830-114)*, Rome, Carocci, 253 p.
- Casti E. (2007), « Le derive italiane del pensiero di Élisée Reclus: Arcangelo Ghisleri e il ruolo sociale della geografia », in Schmidt di Friedberg M. (ed.), *Élisée Reclus: natura ed educazione*, Milan, Bruno Mondadori, p. 229-249.

- Cerreti C. (2000), *Della Società geografica italiana e della sua vicenda storica, 1867-1997*, Rome, Società geografica italiana, 158 p.
- Cosgrove D. (1998), *Social formation and symbolic landscape*, Madison, University of Wisconsin press, 293 p.
- Crépon M. (1996), *Les géographies de l'esprit*, Paris, Payot, 425 p.
- D'Ambrosio M. B. (1990), *Ferdinando De Luca*, in *Dizionario Biografico degli Italiani* – Vol. 38, *ad nomen*.
- Debarbieux B., Fourny M. C. (2004), dir., *L'effet géographique: construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques*, Grenoble, Maison des Sciences de l'Homme-Alpes, 248 p.
- Debarbieux B. Rudaz G. (2010), *Les faiseurs de montagne : imaginaires politiques et territorialités, XVIIIe-XXIe siècle*, Paris, CNRS, 373 p.
- Del Boca A. (1976), *Gli Italiani in Africa Orientale*, Rome, Laterza, 909 p.
- Djament-Tran G. (2005), « Le débat sur Rome capitale. Géohistoire d'un choix de localisation », *L'Espace Géographique*, vol. 43, n. 4, p. 367-380.
- Espagne M. (1999), *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses Universitaires de France, 286 p.
- Estel B. (2002), *Nation und nationale Identität : Versuch einer Rekonstruktion*, Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 516 p.
- Farinelli F. (1992), *I segni del mondo*, Florence, La Nuova Italia, 283 p.
- Ferretti F. (2009), « Traduire Reclus, l'Italie écrite par Attilio Brunialti » *Cybergeog*, <http://www.cybergeog.eu/index22544.html>
- Ferretti F. (2010), « Articolazione costiera ed egemonia europea nella geografia del XIX secolo », *Storicamente*, 6, http://www.storicamente.org/05_studi_ricerche/summer-school/ferretti_articolazione_costiera.htm
- Ferretti F. (2011a), « Corrispondenze geografiche: Annibale Ranuzzi fra geografia pura e Risorgimento », *Rivista Geografica Italiana*, 118, p. 115-139.
- Ferretti F. (2011b) « The correspondence between Élisée Reclus and Pëtr Kropotkin as a source for the history of geography », *Journal of Historical Geography*, 37, p. 216-222.
- Ferretti F. (2011c), « Spazi europei: Élisée Reclus e l'invenzione dell'Europa orientale », in Casalena M. P. (dir.), *Luoghi d'Europa: Spazio, Genere, Memoria*, Bologne, I Quaderni di Storicamente, p. 72-78, <http://www.storicamente.org/quaderni.htm>

- Ferretti F. (2012), « Cartographie et éducation populaire. Le Musée Cartographique d'Élisée Reclus et Charles Perron à Genève (1907-1922) », *Terra Brasilis, Revista da Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica*, 1, <http://terrabilis.revues.org/178>
- Ferretti F. (2013) « They have the right to throw us out: Élisée Reclus' Universal Geography », *Antipode*, vol. 45, n. 5, p. 1337-1355
<http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/anti.12006/abstract>
- François E., Schulze H. (2001), dir., *Deutsche Erinnerungsorte*, München, Beck, 3 vols.
- Galluccio F. (2012) « La costruzione della nazione e la nascita delle società geografiche in Italia », *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 2, p. 187-222.
- Gambi L. (1973), *Una geografia per la storia*, Turin, Einaudi, 216 p.
- Gambi L. (1991), *Geografia e imperialismo in Italia*, Bologne, Patron, 42 p.
- Gregory D. (1994), *Geographical imaginations*, Cambridge Mass/Oxford, Blackwell, 442 p.
- Grieder S., Mair T. (2006), *Symbiose von Wissenschaft und Kunsthandwerk, mit Schweizer Reliefkatalog*, Berne, Schweizerisches Alpines Museum, 176 p.
- Guiomar J.-Y. (1997), « Le Tableau de la géographie de la France », in Nora P (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, p. 1073-1098.
- Hobsbawm E. (1983), *The invention of tradition*, Cambridge-London-New York, Cambridge University Press, 322 p.
- Hobsbawm E. (1990), *Nations and nationalism since 1780: programme, myth, reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 191 p.
- Hooson D. (1994), dir., *Geography and national identity*, Oxford, Blackwell, 391 p.
- Ingold A. (2005), « Savoirs urbains et construction nationale. La ville, au-delà de l'État-nation ? » *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 12, n. 1, p. 55-77.
- Kearns G. (2009), *Geopolitics and Empire, the legacy of Halford Mackinder*, Oxford/New York, Oxford University Press, 344 p.
- Latour B. (1987), *Science in action: how to follow scientists and engineers through society*, Cambridge Mass, Harvard University Press, 274 p.
- Lederer M. et Seleskovitch S. (1993), *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Érudition, 311 p.
- Lefort I. (1994), « L'articulation littorale: un principe ritterien relu par Élisée Reclus », *Études Rurales*, 133, p. 45-58.
- Lehning A. (1972-1974), « Michel Bakounine et le Risorgimento tradito », *Bollettino del Museo del Risorgimento di Bologna*, 17/19, p. 266-292.

- Livingstone D. (1993), *The geographical tradition: episodes in the history of a contested enterprise*, Oxford/Cambridge, Blackwell Publishers, 434 p.
- Luzzana Caraci I. (1982), *La geografia italiana tra 800 e 900 : dall'Unità a Olinto Marinelli*, Gênes, Università di Genova, 208 p.
- Luzzana Caraci I. (1987), « Storia della geografia in Italia dal secolo scorso ad oggi », in Corna Pellegrini G. (ed.), *Aspetti e problemi della geografia*, Milan, Marzorati, p. 45-94.
- Malvezzi Campeggi G. (2000), *Ranuzzi, storia genealogia e iconografia*, Bologne, Costa, 479 p.
- Masini P. C. (1978), *Eresie dell'Ottocento*, Florence, La Nuova Italia, 331 p.
- Micelli F. (2008), « Arcangelo Ghisleri e la geografia di casa nostra », *Rivista geografica italiana*, 115, p. 281-297.
- Migliorini E. (1969), « Ricordo di Ferdinando De Luca nel centenario della morte », *Bollettino della Società geografica italiana*, 10, p. 345-352.
- Minca C. (2007), « Humboldt's compromise, or the forgotten geographies of landscape », *Progress in Human Geography*, 31, p. 179-193.
- Natali G. (1917) « Un geografo bolognese: il Conte Annibale Ranuzzi (1810-1866) », *La Romagna*, 13, p. 3-36.
- Nicolas-Obadia G. (1974) « Carl Ritter et la formation de l'axiomatique géographique », in C. Ritter, *Introduction à la Géographie Générale Comparée*, Paris, Les Belles Lettres, p. 3-32.
- Nora P. (1997), dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 3 vols.
- Ozouf-Marignier M. V. (1992), *La formation des Départements, la représentation du territoire français à la fin du 18^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 356 p.
- Ozouf-Marignier M. V. (2000), « Le Tableau et la division régionale: de la tradition à la modernité », in M.-C. Robic (dir.) *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache, Dans le labyrinthe des formes*, Paris, CTHS, p. 151-181.
- Pécout G. (1997), *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris, Nathan, 399 p.
- Pécout G. (2002), « Pour une histoire des représentations du territoire : la carte d'Italie au 19^e siècle », *Le Mouvement Social*, 200, p. 100-108.
- Pécout G. (2012), « Pour une lecture méditerranéenne et transnationale du *Risorgimento* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 44 p. 29-47.
- Petrella M. (2006) « Nozioni compendiose di geografia: una rassegna dell'editoria geocartografica nell'Emilia-Romagna dell'Ottocento », in Petrella M., Santini C., Torresani S.

- (dir.), *Geo-grafie di un territorio, studi e ricerche per un dizionario storico dei cartografi in Emilia-Romagna*, Bologne, Patron, p. 131-148.
- Pinchemel P., Robic M.-C., Tissier J.-L. (2011), dir., *Deux siècles de géographie française, une anthologie*, Paris, CTHS, 559 p.
- Piveteau J.-L. (1995), *Le temps du territoire : continuités et ruptures dans la relation de l'homme à l'espace*, Carouge-Genève, Zoé, 260 p.
- Porciani I. (1979), *L'Archivio storico italiano: organizzazione della ricerca ed egemonia moderata nel Risorgimento*, Florence, Olschki, 302 p.
- Racine B., Raffestin C. (1990), dir., *Nouvelle géographie de la Suisse et des Suisses*, Lausanne, Payot, 623 p.
- Raffestin C. (1980), *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Livres techniques, 249 p.
- Ranuzzi Cenami E. (1892), *Il conte Annibale Ranuzzi*, Florence, 13 p.
- Robic M.-C. (2000), « Territorialiser la nation. Le Tableau entre géographie historique, géographie politique et géographie humaine », in: Robic M.-C. (dir.), *Le Tableau de la Géographie de la France de Paul Vidal de la Blache : dans le labyrinthe des formes*, Paris, CTHS, p. 183-225.
- Robic M.-C. (2004), « Note sur la notion d'échelle dans la géographie française de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle », *Cybergeog*, <http://cybergeog.revues.org/3961>
- Rössler M. (1994), « Berlin or Bonn? National Identity and the question of the German Capital », in Hooson D. (ed.), *Geography and national identity*, Oxford, Blackwell, p. 92-103.
- Sandner G., (1994) « In search of Identity: German nationalism and Geography, 1871-1910 », in Hooson D. (ed.), *Geography and national identity*, Oxford, Blackwell, p. 71-91.
- Santini C. (2008) « Lucio Gambi et le concept de paysage », *Projets de paysage*, http://www.projetsdepaysage.fr/fr/lucio_gambi_et_le_concept_de_paysage
- Tanter-Taubon A. (2003), « Régionalisme et régionalisation dans l'œuvre du géographe italien Lucio Gambi », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 9, n. 2, p. 103-140.
- Walter F. (2004), *Les figures paysagères de la nation*, Paris, Éditions de l'EHESS, 521 p.
- Werner M., Zimmermann B. (2004) dir. *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 239 p.
- Xenia Wells M. (1984), « Annibale Ranuzzi e la Repubblica del Texas (1842) », *Il Carrobbio*, 20, p. 361-369.